

# Pollution et subjectivité

C. Leroy\*

*Les effets directs des pollutions nous sautent aux yeux : eau croupie, air saturé de fumées, érosion de la pierre... Mais qu'en est-il de leur conséquences indirectes, au niveau de l'individu ? Ce type d'approche est encore peu pratiqué, l'accent étant plutôt mis dans les recherches sur les facteurs « techniques » des pollutions. Mais il reste à prendre en compte toute une série de données psychosociologique sur l'attitude des « pollués ». Le professeur Leroy donne ici quelques éléments de réflexion sur les aspects psychologiques de la pollution...*

**« 2000 » : les aspects psychosociologiques de la pollution sont mal connus. Comment sont-ils aujourd'hui pris en compte ?**

C.L. Il est difficile d'examiner la question des pollutions et, en général, de faire l'étude de l'hygiène du milieu, ceci pour plusieurs raisons... La première évidemment, c'est qu'une pollution n'agit jamais seule ; mais de même il n'existe jamais de stimulation, mais seulement des situations stimuli. D'autre part, il y a toujours une interaction - activation ou suppression - des pollutions les unes par les autres ; il faut tenir compte des effets indirects des pollutions, ce qui rend très difficile de détecter les causes des symptômes que l'on observe. Une des raisons pour lesquelles le développement de ce type de recherche se fait peu en France, c'est que nous sommes formés à des relations causales A, B, et qu'à partir du moment où on s'occupe de raisonnements en réseaux, il devient très difficile de les analyser.

On est donc amené à se demander quelle est la motivation du sujet par rapport à une pollution. On peut avoir une idée de cet intérêt en faisant par exemple une étude de l'exploration du regard sur des diapositives, afin de voir comment les gens explorent leur champ visuel et leur environnement.

On projette une série de diapositives qui représentent successivement des damiers de différentes tailles (gros, petits) différents objets ou paysages, deux tableaux d'Escher représentant des images irréelles...

On enregistre en EEG les ondes lambda pendant cette exploration (1) L'exploration et l'attention visuelle accordée aux damiers est très faible par rapport à celle accordée aux paysages. Ce résultat est intéressant, parce que théoriquement, au niveau physiologique, on a beaucoup insisté sur les phénomènes de contrastes pour obtenir ces ondes lambda, et le contraste est beaucoup plus fort sur les damiers que dans toutes les diapositives présentées.

C'est donc l'intérêt du sujet qui déclenche l'appétence à explorer le champ visuel.

**2000 : Le désir des gens joue-t-il un rôle déterminant ?**

C.L. : Je crois qu'on a pas assez tenu compte des aspects dynamiques des stimulations par rapport aux pollutions, et en particulier des résultats très différents que l'on obser-

ve, selon que c'est la première fois qu'apparaît cette pollution ou dans un système déjà « habitué ». Le problème de la nouveauté est essentiel, tant au niveau physiologique, que psychologique et social. De même on se trouve devant des liaisons inextricables entre les effets culturels et l'idéologie de la population soumise à des pollutions d'une part, et les effets biologiques de ces pollutions d'autre part. Le désir des gens joue un rôle déterminant dans leurs attitudes vis à vis des agents polluants.

La communication entre les personnes par le langage et par la pratique ne se fait pas par l'objet lui-même, mais par la représentation imagée qu'elles en ont. Le résultat est que dans toute étude psychosociologique liée aux pollutions ou à l'hygiène du milieu, il faut tenir compte du plus grand commun dénominateur des deux représentations que les gens se font de ce milieu. C'est là que s'introduisent les conflits, et c'est là que doit se situer l'analyse, non pas au niveau de l'objet « réel », mais au niveau des représentations. Enfin, il faut tenir compte de la recherche d'identité du sujet, de son image, de la façon dont il se représente lui-même. Dans l'interprétation des symptômes observés, il paraît intéressant de relier ces concepts à celui d'environnement.

**2000 : L'appartenance de l'individu à un groupe est-elle importante ?**

C.L. Une étude faite dans les logements sociaux de la région parisienne montre bien la relation entre le sujet et le groupe. Nous avons examiné des logements sociaux à Champigny, dans un endroit particulièrement affreux, et d'autres logements de ce type dans le 13<sup>me</sup> arrondissement (2 et 3).

A Champigny, il y a isolement, rejet d'autrui, rejet du passé, absence de notion de « chez soi » et de différenciation des pièces, accompagnés d'une mauvaise image de soi et d'autrui et d'un langage très pauvre. Ce qui est particulièrement intéressant vis-à-vis de l'espace, c'est que les communications passent littéralement à travers les murs qui sont conçus comme « poreux » ; le sujet a l'impression qu'il n'a pas de territoire, et il

\* Directeur du Laboratoire d'Eco-éthologie humaine - Institut Marcel Rivière. **Bibliographie p. 61**



*Bruit, absence d'intimité : les adolescents désertent leurs 4 murs...*



refuse même de mettre des papiers peints sur les murs, parce qu'il n'a pas l'impression d'être chez lui.

Dans le 13<sup>e</sup> arrondissement, l'habitat semble identique mais situé dans la complexité de Paris. C'est une vieille notion d'écologie que tout le monde connaît : l'hétérogénéité du système, la complexité du milieu améliorent le système de communication entre l'individu vivant dans son territoire et les autres. Au lieu de vivre les communications avec autrui comme négatives, elles sont ici vécues beaucoup plus positivement et l'individu a tendance à favoriser ces contacts.

Je voudrais maintenant présenter quelques exemples qui paraissent démonstratifs de ces interactions entre les aspects symboliques et les aspects chimiques des pollutions. Voyons ainsi le cas de l'eau, à travers les études qui ont été faites en France pour le Ministère de la Qualité de la Vie, que ce soit sur l'eau sauvage ou sur l'eau du robinet. On y constate de façon évidente que les études de Bachelard sur les significations de l'eau au niveau psychologique étaient extrêmement valables ; elles jouent un rôle prévalent dans l'attitude et les conduites des gens vis-à-vis de l'eau sauvage ou de l'eau du robinet (4 et 5).

Il convient de préciser certaines données en ce qui concerne l'eau potable et les eaux minérales. D'une part il y a la pollution des emballages en plastique ; mais d'autre part les analyses sociologiques montrent qu'on peut considérer l'eau en bouteille comme un luxe qui semble améliorer le « standing » des gens des plus basses classes sociales ; les gens des classes supérieures en boivent moins que les gens des plus basses classes car ils n'ont pas besoin de ce « signe ». Il est donc très remarquable de noter que ce choix s'effectue pour des raisons symboliques et d'identification sociale. D'autre part, le coût bas de l'eau du robinet la dévalorise, en particulier par la non-perception de sa valeur réelle du fait de son faible prix, alors que le prix au litre, tout de même important, de l'eau minérale lui donne une valeur supplémentaire. Autrement dit, c'est un petit luxe que se paient les gens. On peut donc chercher à améliorer le contrôle de la qualité de l'eau du robinet, mais elle ne peut pas être perçue comme « vraiment bonne » pour des raisons purement symboliques et affectives.

Voici un autre exemple : le Professeur Serise a étudié l'évolution de l'attitude de la population bordelaise vis-à-vis des vignes et du vin. Cette attitude se détériore progressivement du fait du mélange de vins ayant une qualité particulière dans une cuve de coopérative, aboutissant à un vin quelconque, standardisé. Cette perte de la spécificité de tel ou tel cru montre bien les problèmes écologiques du respect de la différence et de la complexité.

#### **2000 : En est-il de même pour le bruit ?**

**C.L.** Voyons maintenant le bruit : bien sûr, il y a le niveau en décibels. Sans y revenir, rappelons que la meilleure étude sur le bruit est celle de E. Rester à Copenhague. Elle a bien mis en évidence que le bruit entraîne des réactions pathologiques totalement inconscientes chez des individus, qui ne sont pas rapportées consciemment par eux au

(\*) Organisation Mondiale de la Santé.

*Insonoriser ne suffit pas :  
c'est toute une politique de la famille  
qu'il faut revoir.*

bruit. Il existe des différences objectives très nettement significatives en termes d'indicateurs de pathologie mentale, de maladies psychosomatiques etc..., entre deux populations extrêmement bien échantillonnées, soumises à deux niveaux de bruits différents de 10 Db, situées simplement d'un côté d'un immeuble et de l'autre et ayant par ailleurs les mêmes caractéristiques. Mais ces phénomènes restent très complexes : il faut en tout cas introduire dans toute analyse la notion de signification du bruit.

Une analyse sur le bruit a été faite dans plusieurs grands HLM, prenant en compte les relations entre les parents, les enfants, le milieu extérieur et l'habitat. S'il y a un enfant par chambre, tout se passe bien ; s'il y a plus d'un enfant par chambre, il y a du bruit. A ce moment là, on trouve deux cas : ou bien l'enfant reste dans l'appartement, il devient turbulent et agressif, et fait du bruit dans l'immeuble qui a une mauvaise insonorisation, d'où des discussions avec les voisins, jusqu'à la bagarre éventuelle entre voisins et parents. Lorsqu'il y a des conflits dans l'appartement, l'enfant sort ; il va alors dans les espaces ouverts soi-disant libres pour les jeux, mais dont les gardiens sont là pour les protéger. Les enfants vont alors dans les rues, les cafés, les sous-sols. Certes, il y a parfois des équipements, mais ils sont rarement proches, variés et adaptés à l'enfant. Ils sont en général chers, lointains, et rejetés par les adolescents. Le résultat final est que les enfants constituent des bandes (6). On voit bien ainsi comment ce problème de bruit débouche en fait sur un problème de choix politique en termes d'habitat et d'épanouissement de la famille.

En résumé, l'analyse du bruit dans les logements sociaux par rapport au milieu extérieur montre qu'on ne peut se borner au problème de l'insonorisation, mais qu'il faut les situer dans une politique de la famille, de formation des individus à la responsabilité, et plus largement, d'éducation. L'équipe du Professeur Lestradet a montré que le jeune enfant est sensible non pas tellement au bruit, mais aux réactions de sa mère vis-à-vis du bruit. Il est évident que l'enfant est naturellement sensible au bruit, mais que l'attitude de sa mère reste l'élément essentiel de sa perception.

Il convient de distinguer les différents bruits : bruit « interne » à la stimulation (le rapport signal/bruit dans la stimulation), le bruit « externe » à cette stimulation qui va donner un réflexe d'orientation, sortant le sujet de son attention sélective enfin, ce qu'on peut appeler le bruit « interne au sujet » qui est inversement lié à l'attentivité, en fonction des motivations. De toute façon, nous vivons dans une inflation de signes et l'inflation de notre société n'est pas propre à l'économie. Elle atteint aussi les informations et les mots ; cette société est malade, en partie de l'inflation fantastique de signaux pour attirer l'attention du public. Dans ce déluge de signes, comment faire passer un message ? La publicité utilise maintenant des couleurs particulièrement intenses, attirant l'œil ; là aussi la concurrence des différentes publicités finit par annihilier le pouvoir de chacune. Même en termes de pollution, il faut garder en mémoire ce que représente cette inflation de signes.

#### **2000 : quelle est la part de l'information reçue ?**

**C.L.** Il faut considérer l'interaction des éléments physico-chimiques et informationnels. Dans une étude sur le comportement

des soignants qui utilisent des radiations, on a pu mettre en évidence une différence d'attitude vis-à-vis du radium et des isotopes : il y a 15 ans, les isotopes à faible dose étaient considérés comme horriblement dangereux, alors qu'à la limite, les femmes de ménage auraient épousseté du radium avec un balai. C'est dire combien la nouveauté peut agir sur la perception vis-à-vis des agents polluants.

Dans les réactions actuelles vis-à-vis des centrales atomiques, on voit bien s'organiser ces oppositions idéologiques. Les arguments techniques sont utilisés des deux côtés, plus au profit des convictions qu'au niveau des connaissances. Lorsqu'on essaie de démêler un peu ce qui se passe en termes d'idéologie, au niveau de la centrale atomique, de l'ingénieur polytechnicien de Saclay et du gauchiste conscient et organisé, on se rend compte qu'ils ont utilisé les mêmes arguments, mais dans un ordre différent. Le choix du poids des variables n'étant pas le même, ceci aboutit à des décisions différentes.

Passons aux toxicomanies : la toxicomanie sous-entend l'habitude et l'habitude aboutit à la mort ; le problème qui se pose dans une psychanalyse interminable ou dans une toxicomanie, ou dans une appétence pour tel ou tel vice, est de savoir comment sortir le sujet de l'habitude. L'habitude est rassurante, la nouveauté est inquiétante et il faudrait savoir (nous ne le savons pas et c'est un problème de fond de notre temps), quels sont le taux de nouveauté et le taux de redondance optimum pour que chaque individu vive mieux. Nous évoluons entre un excès de redondance et un excès de nouveauté. Or la redondance endort, la nouveauté réveille, mais-dessus d'une certaine nouveauté, on aboutit à la désorganisation de la pensée ; on sait bien que l'isolement sensoriel ou l'excès de stimulations non structurées donnent le même effet. Quand on examine la question des déchets, il est remarquable de voir les différentes attitudes des populations, selon qu'elles ont ou non à leur disposition des poubelles : les différences sont grandes selon les systèmes culturels...

Si l'on prend le cadre de l'O.M.S. (\*) il est tout à fait remarquable de voir l'opposition entre la pollution biologique des pays en voie de développement et la pollution chimique des pays développés. Dans une discussion à propos du DDT, le représentant d'un pays infesté de moustiques a défendu en ces termes ce produit car il permettait à son pays de se développer : « il n'est finalement pas bien grave qu'il y en ait dans le lait maternel, y compris en Occident, mais sa suppression entraînerait de nombreux morts dans notre pays »...

Il faut absolument sortir des positions trop simplistes que je crois extrêmement dangereuses. Il faut voir la relation entre le sujet et son appartenance à son territoire et aux groupes. On a très bien montré que l'agressivité, la délinquance se situent dans une certaine perte de relation du « je » (le sujet) au « nous » (le groupe de référence), au « ils » (les autres), avec le « on » (persécutif des pouvoirs).

On sait bien que la dégradation atteint son maximum dans les endroits où règne un système anomique, c'est-à-dire dans un endroit où personne n'a l'impression de posséder l'espace, dans certaines banlieues, dans le métro, dans les ascenseurs desservant de trop grands immeubles, alors que les

petits immeubles connaissent moins de dégradations.

Si l'on étudie comment s'organise une rumeur, on s'aperçoit qu'elle suit la même loi que les épidémies et qu'elle ne peut être arrêtée que par une information scientifique précise et réelle ; elle circule par des circuits « underground » où l'information ne passe pas. Le taux de rumeur dans une société est inversement proportionnel à la qualité du réseau de communication de cette société.

#### **2000 : A partir de quels « seuils » la pollution est-elle insupportable ?**

**C.L.** La discussion sur les seuils me paraît importante : les malades ont-ils tort ou raison ? Les innombrables discussions, par exemple, dans les congrès sur le bruit, montrent qu'il y a en gros deux écoles : celle qui considère que le bruit est très nocif à partir d'un certain seuil et celle qui considère que de toute façon les gens les plus sensibles au bruit sont des névrosés ; ils ont par conséquent tort et on n'a pas à en tenir compte. Ce deuxième raisonnement me paraît être dangereux parce qu'il consiste à dire : « écartons » les névrosés, et à ce moment là nous pourrions élever le seuil supportable. On peut faire le même raisonnement pour la pollution atmosphérique : si les asthmatiques et les gens atteints de bronchite chronique ne supportent pas cette atmosphère, ne tenons pas compte de ces malades et montons le seuil. Ainsi sur 1000 personnes, il y aura toujours un sujet capable de supporter toutes les nuisances et les 999 autres personnes seront « écartées ». Ainsi nous pensons qu'il faut utiliser un échantillon non biaisé et quantitativement important d'individus présentant des maladies diverses, comme indicateurs en matière de nuisances : ce sont les meilleurs indicateurs possibles.

Tout ceci paraît sans doute anecdotique et très « subjectif », comme on le dit toujours quand on parle de ces faits, mais des éléments de ce type permettent de mieux cerner la définition des « stress » sur lesquelles R. Dubos et Loring par exemple ont tellement insisté. Ces notions s'intègrent dans l'évolution de la pensée vis-à-vis des relations entre l'inné et l'acquis telles qu'on les étudie chez le rat ou chez l'enfant ; toute stimulation s'introduisant dans une histoire qui va participer à la création de l'être. En ce sens, un milieu polluant « pollue » littéralement l'individu au niveau de la formation de sa personne. On peut agir sur cette situation au niveau de l'éducation sanitaire ; mais il s'agit surtout de reconsidérer les relations entre la planification centrale et la planification locale comme ceci est pratiqué par exemple en Hollande. La santé, au sens le plus large - c'est-à-dire de l'O.M.S., et l'hygiène du milieu dépendent en grande partie du pouvoir du citoyen sur son territoire et de sa participation au choix des valeurs prioritaires à optimiser. La saturation du désir, par exemple dans le cas de la réponse aux désirs alimentaires, aboutit par épuraison progressive à la fabrication de monstres que sont les porcs industriels aujourd'hui, arrivés à ce stade par adéquation excessive entre désir, industrie et économie.

Si l'on se place à un niveau esthétique, il en va d'ailleurs de même. C'est dans la mesure où l'on sauvegarde les différences, la complexité, les variations et toutes ces lois écologiques tout à fait banales connues de tous, que l'on peut obtenir une adéquation entre les facteurs symboliques et le milieu physique, chimique et biologique.